

# "Le citoyen de demain"

Devant une assistance nombreuse réunie au "Young Men's Canadian Club", M. William Henry Moore, auteur du "Clash", dit ce qu'il faut pour produire un véritable esprit de civisme, prône le retour à la terre et fait un plaidoyer émouvant en faveur des Canadiens français qui doivent être chez eux dans toutes les parties du pays.

L'auteur de *Clash* et de *Polly Masson*, M. William Henry Moore, a donné hier soir, sous les auspices du *Young Men's Canadian Club*, à l'hôtel Windsor, une très intéressante conférence sur le citoyen de demain. Plus de 500 convives avaient répondu à l'invitation du club de venir entendre le distingué romancier canadien.

Le dîner-causerie était présidé par M. L. I. McMahon, vice-président du club, qui a présenté le conférencier en anglais et en français. On remarquait à la table d'honneur, outre le président et le conférencier sir Andrew McPhail, les sénateurs Belcourt et Dandurand, MM. Paul Lacoste, C. H. Cahon, W. D. Lightall, John Boyd, R. L. Calder, Olivar Asselin, Léon Garneau, le colonel L.-R. Lafleche, le maire Beaubien, le juge Maréchal, L. E. Patenaude, P. W. McLagan et plusieurs autres.

En présentant le conférencier, M. L. I. McMahon, vice-président du Y.M.C.C., a fait appel à la bonne entente entre les deux races. Le Club des Jeunes Canadiens désire travailler à cette harmonie entre Canadiens anglais et Canadiens français; c'est pourquoi il invite M. William Henry Moore, l'auteur du *Clash*, à parler du citoyen de demain.

Dès que M. Moore se lève pour parler, toute l'assistance fait de même, et l'acclame. M. Moore entre en matière en faisant une peinture sombre de la désertion des campagnes, surtout par les Canadiens anglais. Il cite des chiffres à l'appui de son assertion. Ainsi le township de Pickering, où M. Moore possède une ferme, a perdu 1070 de ses habitants. Pourtant ce township a tous les avantages désirables sous le rapport de la richesse du sol, des marchés, des facilités de transport. Il est à deux pas de Toronto et de la ville d'Oshawa, et trois grands chemins de fer le desservent. Malgré tous ces avantages, le petit township de Pickering a perdu un habitant sur cinq, dans l'espace de dix-huit ans. Ces gens sont certainement partis pour la ville.

La même constatation alarmante peut se faire pour la plupart des comtés de l'Ontario. L'explication? Ces cultivateurs qui ont abandonné leurs terres ne sont pas allés dans l'Ouest canadien, par exemple, pour trouver un sol plus riche ou des fermes plus vastes, mais ils sont allés grossir le nombre des citadins de Toronto, d'Hamilton, de London, de Kitchener ou de Windsor.

Les Anglo-Canadiens sont-ils devenus ennuyés de la culture de la terre? M. Moore croit plutôt que ces gens ont préféré aller chercher en ville un confort et des commodités que la campagne ne pouvait leur donner, car l'Anglo-Canadien aime le confort et cherche les gros revenus; or ces deux résultats, la culture de la terre ne peut les lui donner.

Les Anglo-Canadiens habitent aussi en grand nombre dans l'Ouest canadien. On dit couramment que les provinces de l'Ouest progressent avec une très grande rapidité; cependant il faut noter que si les provinces de l'Ouest canadien ont vu leur population rurale tripler depuis un siècle, par contre leur population urbaine a plus que triplé. On doit donc constater avec peine que dans l'Ouest canadien comme dans l'Est, la population rurale diminue. La désertion des campagnes est un courant qui traverse le monde, dit-on. Il faut pourtant remarquer, dit M. Moore, qu'aucun pays au monde n'a vu ses villes augmenter plus rapidement et à plus de frais que le Canada.

Le conférencier cite des chiffres pour démontrer que les Anglais, les Irlandais, les Écossais et les Gallois de l'Ontario et de l'Ouest, quittent pour la plupart la campagne pour aller travailler dans les villes.

Pourtant, dit M. Moore, notre dette nationale est très lourde; nous devons payer à l'étranger \$500,000 par jour en intérêt sur nos emprunts. Notre grande ressource est la culture du blé. On nous dit aussi que nous devons produire et produire encore. Notre gouvernement compte sur la culture de la terre pour payer cette dette nationale. Le sol cultivable ne manque pas. Il est vrai; il y a 215 millions d'acres de sol arable au Manitoba, dans la Saskatchewan et dans l'Alberta. Pour que nous ayons des vivres, ces terres arables doivent être cultivées. Mais par qui? Quel devra être l'esprit national de ces millions de gens qui viendront s'établir sur nos fermes canadiennes? Les provinces anglaises ont déjà une armature qui déterminera inévitablement le caractère national des nouveaux arrivés. Par exemple, ces provinces semblent avoir pris leurs mesures pour que leurs habitants parlent exclusivement l'anglais.

D'où viendront ces émigrants qui parleront l'anglais et qui consentiront à s'établir sur des terres pour cultiver?

Le Canada pourrait attendre des émigrants des îles britanniques. Mais la situation agricole est alarmante en Grande-Bretagne. Le peuple anglais ne peut produire assez de blé pour se nourrir lui-même. Le Canada serait coupable en enlevant à la Grande-Bretagne une population qui lui est nécessaire.

L'Australie ne peut nous fournir non plus de cultivateurs, parce que ce pays renferme une population urbaine plus considérable que sa population rurale.

Parmi les émigrants qui pourraient nous venir des États-Unis, la moitié seulement parle l'anglais et la grande majorité de cette moitié irait dans les villes.

Comment forcer les émigrants qui ne parlent pas l'anglais à l'apprendre et à le parler? Il y a le "creuset", la coercition. Cependant l'exemple des États-Unis est là, dit M. Moore; en dépit des efforts tentés par les États-Unis pour unifier le langage de ses habitants, il y a 8 millions d'Américains âgés de plus de 10 ans qui ne peuvent ni lire, ni écrire, ni parler l'anglais, et plus de 4 millions de ces gens sont nés aux États-Unis. Quand on sait qu'un Américain sur 10 ne peut parler la langue de son pays, on s'aperçoit que l'homme n'est pas aussi malléable que le fer.

Nous pourrions peut-être faire venir des émigrants du centre de l'Europe et de la Russie pour peupler nos fermes et les forcer à apprendre l'anglais.

M. Moore, en une phrase, caractérisant la situation des Canadiens-anglais, s'écrit: "Nous, Canadiens anglais, nous sommes patriotes et nous voulons combattre pour notre pays, mais nous refusons obstinément de labourer pour lui. Nous ne pouvons espérer faire venir des Anglais d'Angleterre, pour cultiver nos terres. Et nous devons craindre les résultats de la coercition. Même si les émigrants parviennent à apprendre l'anglais, ils ne prendront pas nécessairement avec la langue le goût de la vie rurale. Et cependant, nous avons besoin de moissons."

Nous sommes donc dans l'embarras. Nous ne pouvons fermer nos portes à l'émigration étrangère; les nécessités économiques de notre pays s'y opposent. Et si nous acceptons tous ceux qui arrivent, ces gens ne comprennent pas nos idéals, nos connaissances pas nos traditions et cependant ils seront les citoyens canadiens de demain.

Que faire, donc? M. Moore demande alors, dans un plaidoyer émouvant, que les provinces anglaises accueillent les Canadiens français avec reconnaissance et comme des frères. Il dit que la croissance des trois comtés qui ont le plus augmenté leur population rurale durant ces dernières années est due à l'afflux des Canadiens français qui ont traversé la rivière Ottawa et qui acceptent des revenus moins considérables que ne le feraient les Anglais, les Écossais et les Irlandais.

"Nous sommes semblables, vous qui parlez le français et nous qui parlons l'anglais, et nous sommes tous Canadiens; cependant nous avons des aptitudes nationales différentes. La principale différence réside dans ceci: vous qui parlez français, avez plus tenu à la terre que nous ne l'avons fait. Nous savons tous qu'il y a des Canadiens français qui préfèrent la ville. Nous savons également qu'il y a des Canadiens français qui ont le talent des affaires et d'autres aussi qui aiment le luxe et qui ne pourraient vivre aussi bien avec les modestes revenus d'une ferme. Mais en général, le Canadien français se contente plus facilement du genre de vie qu'offre la campagne. On peut donner une preuve de ce goût des Canadiens français pour l'agriculture dans le fait que durant la période de 1900 à 1910, le Québec est la seule province de l'Est qui ait maintenu sa population rurale. Cela peut être de l'atavisme parce qu'en France, un habitant sur deux cultive la terre tandis qu'en Angleterre, cinq sur six habitent la ville. Je ne veux pas dire que le Canadien français reste sur la terre par devoir national ou par patriotisme, mais il y reste parce qu'il aime la terre.

M. Moore suggère que le Canada entier ouvre ses portes "aux fils et aux filles des vieux habitants du Canada qui sont devenus Anglais en 1770, aussi bien qu'aux fils de ceux qui sont demeurés ici après la conquête. Il n'y aura jamais de coopération, il n'y aura jamais de coopération entre Canadiens français et Canadiens anglais au Canada tant que les Canadiens français seront traités comme émigrants dès qu'ils traversent les limites de la province de Québec et cherchent à s'établir dans d'autres parties du pays qui ont naguère appartenu à leurs pères. Ils n'accepteront jamais d'être mis dans le "creuset" dans le pays où ils sont nés et qu'ils regardent comme leur patrie depuis 300 ans.

On peut me dire, reprend M. Moore, que je n'ai pas le droit de parler au nom des Canadiens français. Je ne parle pas plus pour eux que pour le fermier. Je désire seulement exposer certaines forces dont on doit tenir compte si l'on veut qu'il y ait du civisme canadien demain.

Il ne faut pas l'oublier, ce n'est pas par la coercition que l'on arrivera à nos fins nationales. L'orateur cite le cas de l'Allemagne qui a voulu manufacturer des Allemands en Alsace. Et en Ontario, on dit que le bilinguisme est impossible. Je ne vois pas pourquoi, et je ne sais pas que la province de Québec souffre plus que les autres sous ce rapport. On craint que le bilinguisme ne donne naissance au multi-linguisme.

M. Moore dit qu'il a reçu un grand nombre de lettres depuis l'année

## IMMEDIATE

ce la mieux finie et la plus complète sur le site à une grève particulière spacieuse et Saint-Louis. La maison est solidement construite en béton, a un revêtement mesure 45 x 35. Façade sur le midi. Le sous-sol pour légumes, bois, charbon, buanderie, bétonnés. Le premier étage renferme un and, et bibliothèques construites à même le ; office spacieux avec nombreux placards ; des chambres à coucher, salle de bain car où l'on peut dormir, protégé par des arrets et accessoires électriques beaux et co-chauffage à l'eau chaude avec rayonnement écran partout ; téléphone, égouts ; l'étagage en bardeaux de cèdre et créosote ; toiture avec les commodités imaginables modernes, des pas ; tout est en parfait état ; propre-ade en hiver ; fraîche en été. Des centaines de donnant de l'ombre et des fruits. Pro-ralaison faite à la porte par les magasin-er garage. Superficie 16,858 pieds. On ne pour \$20,000. C'est une chance réelle pour prompt acheteur, vu que le propriétaire quit-Strathmore n'est qu'à 25 minutes des gares dans les deux directions à toutes les heures de 9a pour les adultes et 6a pour les enfants. s à portée. Consultez Westmount 2289, M. e distance 61, sonnez 3, Strathmore ; ou prêts peut être vue en tout temps. Le plan